

La Ferme Saint-Siméon

Une légende
au siècle de l'impressionnisme

Benjamin Findinier

En couverture :
Louis-Alexandre Dubourg
*Honfleur, les jardins
de l'auberge Saint-Siméon*
Huile sur bois, 28,4 x 37,4
Honfleur, Collection de la Ferme Saint Siméon
© Illustria

Avertissement :
Les citations ont été laissées
telles qu'elles ont été rédigées
par leurs auteurs respectifs,
sans corriger les fautes.

Design graphique : Maria Maddalena Marin

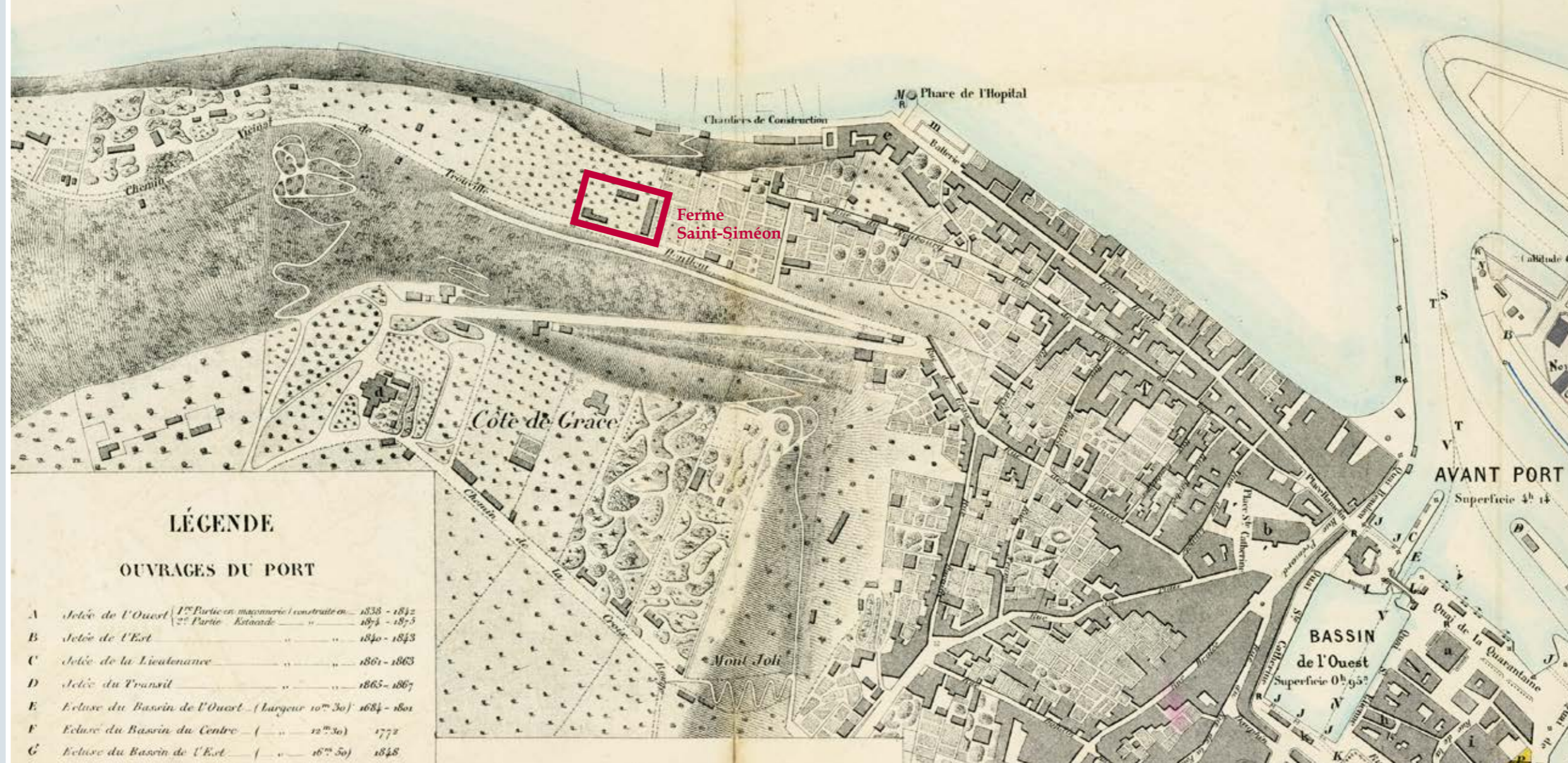
© Éditions des Falaises, 2018
16, avenue des Quatre Cantons
76000 Rouen
102, rue de Grenelle
75007 Paris
www.editionsdesfalaises.fr

SOMMAIRE

LA FERME SAINT-SIMÉON Une légende au siècle de l'impressionnisme	6
DES ORIGINES DE LA FERME SAINT-SIMÉON Autour de la découverte de Honfleur dans les années 1825-1830	18
L'ÂGE D'OR DE LA FERME SAINT-SIMÉON Les années 1850-1870	22
DES ANNÉES 1870 AU DÉPART DE LA MÈRE TOUTAIN	92
L'ENTRÉE DANS LE XX^e SIÈCLE	124
PORTRAITS DE QUELQUES ARTISTES AYANT FRÉQUENTÉ LA FERME SAINT-SIMÉON	138
Bibliographie sélective	140
Notes	142

Plan d'ensemble du port de Honfleur,
avec la localisation des bâtiments
de la Ferme Saint-Siméon (détail).
1875. Papier imprimé, 60 x 80
Honfleur, Archives municipales

B A I E D E S E I



LÉGENDE

OUVRAGES DU PORT

- | | | | |
|---|-----------------------------|--|-------------|
| A | Jetée de l'Ouest | 1 ^{re} Partie en maçonnerie construite en | 1838 - 1842 |
| | | 2 ^e Partie Astoarde | 1873 - 1875 |
| B | Jetée de l'Est | " | 1840 - 1843 |
| C | Jetée de la Lieutenance | " | 1861 - 1863 |
| D | Jetée du Transit | " | 1865 - 1867 |
| E | Ecluse du Bassin de l'Ouest | (largeur 10 ^m 30) | 1884 - 1881 |
| F | Ecluse du Bassin du Centre | (" 12 ^m 30) | 1772 |
| G | Ecluse du Bassin de l'Est | (" 16 ^m 50) | 1848 |

LA FERME SAINT-SIMÉON

Une légende au siècle de l'impressionnisme

Si l'on demeure fasciné par l'extraordinaire carrefour artistique qu'a pu être la Ferme Saint-Siméon de Honfleur au XIX^e siècle, particulièrement à l'époque où se formaient l'esprit et la méthode qui donneraient bientôt naissance à l'impressionnisme¹, on découvre surpris deux choses si l'on veut s'informer sur ce que fut son histoire avant la période contemporaine : en premier lieu, la rareté des études approfondies qui lui ont été consacrées jusqu'ici, faisant donc de l'ouvrage présent le premier consacré à ce sujet² ; en second lieu, la méconnaissance d'un certain nombre de sources littéraires et épistolaires qui l'évoquent, méconnaissance qui pourrait laisser penser que la Ferme ne fut qu'un *lieu pictural*. C'est donc à un nouveau voyage dans l'histoire de cet établissement que voudrait inviter ce livre, naviguant particulièrement entre ces deux aspects qu'il revêtit au cours du XIX^e siècle, celui de refuge normand de la peinture de paysage et celui d'extension littorale du foyer littéraire de la capitale (qui lui valurent parfois le surnom, depuis cette époque, tantôt de « Barbizon Normand », tantôt de « petit Montmartre »). De Camille Corot à Claude Monet et de Gustave Courbet à Eugène Boudin, de Gustave Mathieu à Félicien Champsaur et d'Alphonse

Allais à Marcel Proust, une riche iconographie, en partie inédite, ainsi que des textes littéraires et des lettres permettent en effet aujourd'hui de conter, des années 1825-1830 à l'aube du XX^e siècle, l'histoire de cette célèbre « auberge-atelier de la peinture buissonnière »³ qui fut longtemps tenue par la fameuse Mère Toutain.

On ne peut toutefois bien comprendre ce qui se joue à Saint-Siméon si l'on n'a jeté un œil en arrière, et considéré ce qui se passe dans l'art français avant le XIX^e siècle. Bien sûr, le travail sur le motif existe avant ce siècle et bien sûr, le genre du paysage en peinture est connu, mais la valeur et la finalité que l'Académie royale de peinture et de sculpture accorde à l'un et l'autre sont sans commune mesure avec ce que l'on connaîtra plus tard ; la représentation de la nature ne vaut alors que si elle est idéalisée, et la valeur que l'on attribue au travail sur le motif ne peut être que celle d'un moyen préparatoire, reposant avant tout sur l'étude dessinée. La vision directe de la nature ne peut être une fin en soi.

Une évolution dans l'intérêt porté au paysage – aussi timide soit-elle – se produit avec la création en 1817 par l'Académie du concours

de paysage historique sous l'impulsion de Pierre-Henri de Valenciennes (Toulouse, 1750 - Paris, 1819). Toutefois les épreuves (dont le fameux « concours de l'arbre ») s'exécutent encore à l'atelier et la nature doit conserver un caractère idéal. Qu'importe, l'incitation au voyage et au travail de plein air est là, et des expériences se mèneront bientôt en dehors du cadre rigide de l'institution. On finira bientôt par représenter ce que l'on voit réellement, sans recomposer systématiquement le paysage à partir d'études de motifs réutilisables, isolés et choisis dans la nature. La dynamique est amorcée, et peindre la nature pour ce qu'elle est ne sera bientôt plus une incongruité.

Redécouvrant les maîtres du fameux Siècle d'or hollandais et inspirés par les Anglais qui popularisèrent le médium de l'aquarelle propice au travail de plein air et à la notation sur le vif, dessinateurs-lithographes, artistes romantiques et peintres de formation classique vont peu à peu chercher sur les routes de France, chacun à leur manière et à des degrés divers, un morceau du réel : là l'histoire nationale incarnée dans la pierre, ici un sentiment vécu *grandeur nature*, là encore la réalité parfois anecdotique des peuples et des lieux.

Dans ce concert des peintres de plus en plus attirés par la nature et le goût du paysage pour lui-même vont plus précisément émerger ceux qui ont choisi de travailler en forêt de Fontainebleau et que l'on regroupera plus tard sous la bannière d'*École de Barbizon* ; un certain nombre d'entre eux fréquenteront plus tard durant la belle saison la Normandie, Honfleur et très probablement pour la plupart la Ferme Saint-Siméon : nous pouvons citer Jean-Baptiste-Camille Corot (Paris, 1796 - 1875), Théodore Rousseau (Paris, 1812 - Barbizon, 1867), Charles-François Daubigny (Paris, 1817 - 1878), Narcisse Díaz de la Peña (Bordeaux, 1807 - Menton 1876), Jules Dupré (Nantes, 181 - L'Isle-Adam, 1889), Camille Flers (Paris, 1802 - Anet, 1868), François-Louis Français (Plombières-les-Bains, 1814 - 1897), Constant Troyon (Sèvres, 1810 - Paris, 1865), Henri Harpignies (Valenciennes, 1819 - Saint-Privé, 1916) ou encore Alexandre Defaux (Bercy, 1826 - 1900).

L'importance de la lumière de l'Estuaire est certes essentielle pour ces artistes qui sortent de leurs sous-bois ombragés, mais le caractère préservé du site de Honfleur⁴, resté longtemps à l'écart du tourisme balnéaire qui se développe chez ses voisins dont les plus

célèbres sont Trouville et Deauville, naissante, en fait également un lieu recherché par les artistes. Par son isolement à mi-hauteur du flanc de la Côte de Grâce mais en bordure de la ville, son calme et le magnifique panorama qu'elle dévoile sur l'estuaire de la Seine, la ferme Saint-Siméon achève de rendre l'endroit attractif, comme nous le verrons tout au long de cet ouvrage.

Mais ces considérations géographiques ne sont naturellement pas les seuls atouts de cette ferme semblable à celles qui se déploient sur le littoral normand ou en forêt de Barbizon, comme l'auberge du Père Ganne. Les témoignages enjoués de ceux qui la fréquentent, particulièrement jusqu'au début des années 1880, nous transmettent l'image d'un lieu qui a parfois valeur de refuge, bien loin de certaines conventions sociales ayant cours dans la capitale. La diversité des personnes que l'on y trouve y est certainement pour quelque chose également : des marins pêcheurs (mais aussi des charpentiers navals, calfats et autres gens de mer) qui viennent en famille le dimanche s'y reposer du labeur de la semaine, aux écrivains et autres peintres désargentés qualifiés de rapins qui y installent leurs chevalets à la belle saison, en

passant par les étrangers qui découvrent la région, elle représente un lieu cosmopolite où certaines frontières humaines s'abolissent.

Une famille, un couple, une personne en particulier vont contribuer à cette attractivité : c'est la famille Toutain et tout d'abord la fameuse « patronne » du lieu, Catherine Virginie Morin (Honfleur, 1810 - 1895) dite *la Mère Toutain*, épouse en secondes noc⁵ de Louis Pierre Toutain (Saint-Julien-sur-Calonne, 1801 - Honfleur, 1863). De leur union naît une fille, Marie (Honfleur, 1851 - 1886), qui épousera le dénommé Alfred Louis Lemore. Le Père Toutain a quant à lui déjà un fils né d'un premier mariage, Louis Dominique Toutain (Honfleur, 1833 - 1861)⁶. Si le Père Toutain est déjà fermier de l'endroit dans les années 1825-1830, sa seconde épouse, la Mère Toutain, n'entre probablement dans les lieux que dans les années 1840. A la mort de son mari, en 1863, c'est elle qui reprend l'intendance de la Ferme, assistée notamment de sa fille Marie et de la servante, Rose.

On connaît peu la Mère Toutain bien qu'elle soit un personnage central. C'est « l'Ernestine de l'endroit » comme la surnomme le journaliste Mirliton⁷ dans un article de *Gil Blas*⁸, en référence à Ernestine Aubourg,

la célèbre aubergiste de l'Hôtel de Paris à Saint-Jouin-Bruneval, près d'Étretat.

L'une des rares apparitions textuelles de la Mère Toutain se trouve dans un article de Félicien Champsaur (Turriers, 1858 - Paris, 1934)⁹ écrit pour le Figaro du 14 novembre 1883 (« Oraison funèbre d'une ferme »¹⁰) annonçant la fin prochaine du bail de la Mère Toutain et l'établissement d'un « hôtel anglais ». Il y met en effet en scène la septuagénaire, qu'il décrit « toujours alerte, toujours levée la première, dès l'aurore, [...] et qui se couche la dernière pour attendre le peintre ou le poète attardé au bord de la grève, sous les étoiles ! Maigre et solide, avec ses yeux francs, ses cheveux neigeux qui dépassent un peu sa coiffe noire, elle est sympathique, car elle a un regard que, pendant toute une vie, n'a jamais troublé une idée malhonnête. Cela repose des regards inquiets et troubles. Puis elle vit, avec une âme simple, au bord de la mer, voisine ainsi des forces mystérieuses. ». Il poursuit par l'évocation d'une fortune de mer :

« Ce qui est plus terrible que la mort dans la tempête, c'est le trépas par un temps de brouillard, crassinant, dans de l'horreur paisible. J'entends la fermière parler :

« Je me levais. A travers les vitres on n'apercevait ni les prés ni la mer. Des cris sourds venaient. Je fais à Louis, à mon petit (je l'ai perdu, le bon garçon !) :

« — Louis, on dirait que c'est Bidard qui se noie... C'est ben la voix de Bidard ? »

« — Oui, c'est Bidard... Je peux pas empêcher. « — Faut y aller tout de même. Louis. Prends une corde ! Tu la lui jetteras. »

« Quand Louis est revenu, il m'a dit que c'était impossible, qu'on n'y voyait point à un pas devant soi. Voilà ce que c'était, monsieur. Bidard pêchait la crevette, comme tous les matins, avant de se rendre à son bureau, chez M. Bunout, et, pendant qu'il traînait sa bout-de-quêvre, le brouillard s'est tout d'un coup allongé sur la mê. Comment se diriger ? La femme est arrivée en pleurant :

« — Est-ce que vous n'avez pas vu Bidard, mon homme ? »

« Deux jours après, on l'a cueilli près d'Harfleur. Le courant l'avait traîné d'un bord à l'autre. Ça a fait bien du chagrin à Louis. (Je l'ai perdu, le bon garçon !) Ils étaient amis et pêchaient souvent ensemble la crevette. »

Le lieu et ses tenanciers sont alors si populaires au XIX^e siècle qu'ils finissent par avoir leur hymne, la « Chanson de Saint-Siméon »¹¹,

dont les couplets semblent avoir varié au gré des emplois occupés par ses clients, qu'ils soient gens de mer ou bohèmes. Nous donnons simplement ici deux variantes du premier couplet :

*Accourez troupe fidèle
Accourez Saint-Simion,
La Mère Toutain vous appelle
Pour aller boire un demion*

*Accourez peup'e fidèle
Venez tous à Saint-Simion,
La Mère Toutain vous appelle
Pour vous offrir de sa béchon*

Puis du second couplet :

*Le père Toutain pu z'honnête
Fait entrer dans son salon
Ce salon couvert en paille
C'est une étable à cochons*

*La servante plus charitable
Nous mène dans une maison
Une maison couverte en paille
C'est une étable à cochons*

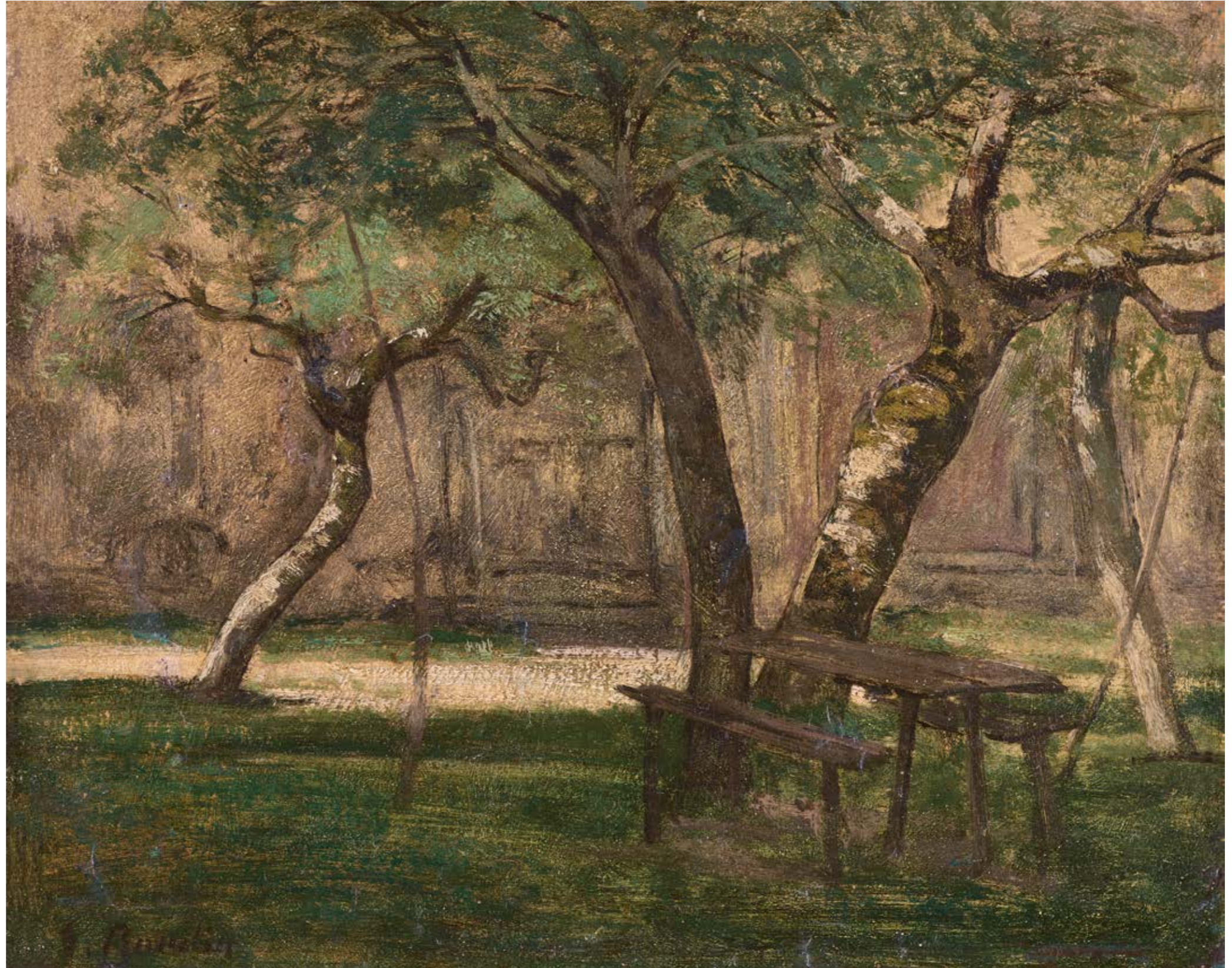
Alphonse Allais fait également parler la Mère Toutain dans *Les Zèbres*, comme nous le verrons plus loin (p. 121), et sa sœur Jeanne Leroy-Allais (Honfleur, 1853 - 1914), à l'évocation d'un souvenir d'enfance¹², en profite pour la décrire :

« La brave Mère Toutain, la patronne de l'auberge, nous aimait beaucoup et, bien souvent, nous allions jouer dans sa grande cour. Il nous arrivait quelquefois de faire trêve à notre turbulence pour regarder les artistes peindre ces tableaux qui nous remplissaient d'admiration. Eux s'amusaient de notre babillage, de nos réflexions parfois saugrenues, et nous étions fort bons camarades [...].

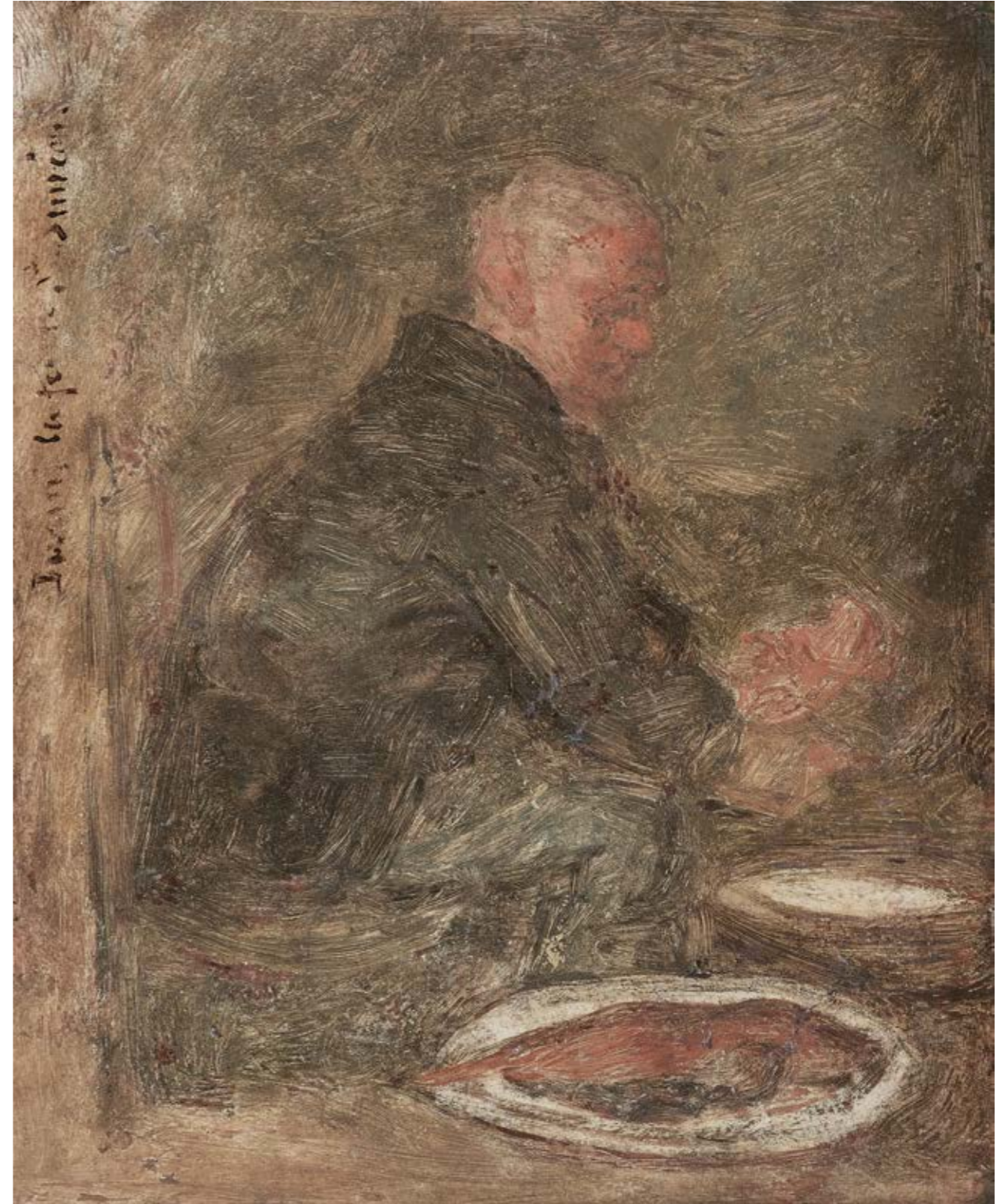
La bonne femme était vêtue comme les Honfleuraises de jadis, d'un cotillon court, d'une camisole coulissée à la taille et d'un serre-tête en basin-plissé. La Mère Toutain, de Saint-Siméon fut, je crois bien, la dernière à porter ce costume. »

C'est l'une des rares descriptions physiques de la Mère Toutain, dont on ne connaît pas pour le moment de représentation figurée. On sait par contre que le peintre Adolphe-Félix Cals (Paris, 1810 - Honfleur, 1880) en avait exécuté le portrait, suscitant ainsi l'éloge du

Eugène Boudin
Les Tables à la Ferme Saint-Siméon
Vers 1857. Huile sur carton, 22,5 x 28,4
Honfleur, musée Eugène Boudin, inv. 99.1.23.
© Illustria



Eugène Boudin
Serviteur devant la Ferme Saint-Siméon
Vers 1857. Huile sur carton, 28,2 x 22,5
Honfleur, musée Eugène Boudin, inv. 99.1.24
© Illustria



peintre Paul-Marc-Joseph Chenavard (Lyon, 1807 - Paris, 1895) qui l'avait vu à la Ferme¹³.

Du reste du personnel de la maison, on sait qu'il existait encore en 1933¹⁴ une représentation sculptée, en buste, de la cuisinière Catherine et de son mari Léonard, pêcheur et fournisser du lieu, réalisée par un artiste ayant fréquenté l'auberge. On ne connaît donc pour le moment de « l'équipe » que l'huile sur carton d'Eugène Boudin (Honfleur, 1824 - Deauville, 1898) représentant un serveur officiant dans le lieu¹⁵, peinte au dos des *Tables à la Ferme Saint-Siméon* (pp. 12-15).

Mais bien entendu, au-delà du caractère éminemment sociable et courageux de cette Mère Toutain, et de sa cuisine alliant produits de la mer et autres volailles (et son fameux cidre, bien sûr) qui, jointe au prix modique du gîte, séduira plus d'un artiste, c'est autre chose que le « peuple de l'art » va venir chercher dans cet endroit.

S'il faut probablement se résoudre à considérer la question de l'existence d'une *École de Saint-Siméon* ou *École de Honfleur*, qui hante l'histoire de l'art depuis un long moment, comme peu pertinente, il est certain que ces peintres viennent y chercher, sinon le calme,¹⁶

à coup sûr une certaine émulation, des échanges sur le motif et aussi des conseils, auxquels sont particulièrement propices ces moments de vie partagée que prolongent de fameuses soirées. Ils y trouvent en effet l'occasion de s'observer dans leur pratique devant le motif, et en tirent pour eux-mêmes des « leçons ». C'est vrai pour les plus jeunes comme Claude Monet (Paris, 1840 - Giverny, 1926), qui côtoie à la Ferme les deux maîtres qu'il se reconnaîtra plus tard, Eugène Boudin et Johan Barthold Jongkind (Lattrop, Pays-Bas, 1819 - Saint-Egrève, 1891), et qui écrit à Frédéric Bazille (Montpellier, 1841 - Beaune-la-Rolande, 1870) le 26 août 1864 : « Je regrette bien que vous ne soyez pas là car en pareille société il y a bien à apprendre »¹⁷. Mais c'est également vrai pour un peintre comme Amédée Besnus (Paris, 1831 - ? 1909) qui observe Français travailler en 1857, de Boudin quand il voit en 1859 Gustave Courbet (Ornans, 1819 - La-Tour-de-Peilz, 1877) à l'œuvre (qui lui-même éclaircit sa palette et s'intéresse singulièrement au ciel au contact de Boudin et de l'Estuaire), et même de Louis-Alexandre Dubourg (Honfleur, 1821 - 1891) s'installant avec Monet « au beau milieu des quais, à bord des navires, enfin au milieu de tout le monde... »¹⁸.

Pour clore cette question, il faut dire que la notion d'*école* sous-entend elle-même, sinon l'existence d'un enseignement au sens strict, tout au moins celle de théories communes dont découlent des règles d'exécution et, par conséquent, une relative homogénéité esthétique. Or rien de cela ne semble avoir existé à Saint-Siméon ; le seul maître était la nature, que l'on tâchait d'observer par une pratique du plein air intensive, loin du carcan de l'enseignement dispensé aux Beaux-Arts.

Il était donc logique que ce lieu qui servit de « camp de base » à une colonie d'artistes pionnière qui chaque matin partait chercher son motif dans la ville, le long du littoral de la Côte de Grâce et de la Côte Fleurie ou dans la campagne environnante, suscitât lui-même une véritable légende, faite de nombreux témoignages littéraires et picturaux qui l'ont installée durablement dans l'histoire de l'art, aux sources de l'impressionnisme. Il fut donc lui-même la source de représentations – rares étant celles ayant figuré au Salon – dont les plus célèbres sont le type des buveurs attablés (les marins et leurs familles) développé en particulier par Boudin, Dubourg et Cals et souvent associé au motif des pommiers contorsionnés par le vent d'ouest, ou encore

ce qui peut aujourd'hui être considéré comme la première représentation sérielle d'un motif par Claude Monet, la route longeant la ferme. De nombreuses représentations des bâtiments de la Ferme, avec naturellement ses habitants à deux et quatre pattes, existent également.

Si les frontières entre celles-ci restent poreuses et qu'elles sont avant tout commodes pour présenter cette histoire, on peut toutefois assez clairement identifier quatre périodes illustrant l'histoire de la Ferme au XIX^e siècle, des années 1825-1830 à la fin de celui-ci ; s'y succéderont différentes générations d'artistes issus de tendances et de problématiques assez diverses : c'est le parti pris que nous choisissons donc pour vous conter maintenant la « légende » de la Ferme Saint-Siméon au siècle de l'impressionnisme.

DES ORIGINES DE LA FERME SAINT-SIMÉON

Autour de la découverte de Honfleur dans les années 1825-1830

Mais tout d'abord, commençons par présenter la Ferme avant que ne vienne le « règne » des Toutain. Le nom de celle-ci est un lointain héritage de la présence à proximité d'une chapelle placée sous le vocable de saint Siméon et qui fut peut-être, originellement, une maladrerie¹⁹ ; la terre de Saint-Siméon en constituerait ainsi l'ancien jardin avec ses dépendances. Quoi qu'il en soit, les plus anciens titres de propriété connus à ce jour remontent à 1631 : un nommé Ameline y est dit « Sieur de Saint-Siméon ». La terre fait alors l'objet de diverses cessions au cours du XVII^e siècle : au Sieur Jacques Levillain en 1636 ; au Sieur Olivier Lecerf en 1664 ; au Sieur Rioult en 1695. Au XVIII^e siècle, elle appartient au dramaturge Jean Julien Constantin Renout (Honfleur, 1725 - 1785), sa veuve Marie Anne Marguerite la vendant en 1793 à Rose-Françoise Quillet. Cette dernière la lègue alors en 1826 à sa nièce Adélaïde Tabary, veuve de M. de Varin de Prêtréville, et à son fils Jean-Baptiste. C'est vers cette époque alors que Louis Toutain devient fermier de M. de Varin de Prêtréville, le fait étant encore confirmé le 1^{er} février 1835, à l'occasion d'un acte notarié évoquant une ligne séparative à établir avec la propriété voisine de Jean Simon Thierry. Le 3 août 1836, M. de Varin reçoit l'autorisation préfectorale d'y installer une poterie de terre²⁰.

C'est durant cette période qu'il faut situer la représentation la plus ancienne connue à ce jour de la Ferme ; on la doit au peintre Jean-Baptiste-Camille Corot qui est un acteur important du développement de la « popularité » du site de Honfleur et de la Côte de Grâce auprès de la génération de peintres qui vont renouveler le genre du paysage au XIX^e siècle. Il côtoie à chacun de ses passages à Honfleur Eugène Boudin, qu'il surnomme « le roi des ciels », et est identifié comme l'un des premiers peintres pensionnaires de la Ferme Saint-Siméon : la manière très dessinée de son tableau, qui s'attache encore à une certaine précision du contour, est proche de celle de ses études d'Italie et bien éloignée, par exemple, du *Souvenir d'Honfleur*²¹ peint quelques trente années plus tard. Si elle se base sur des études de plein air, elle fut probablement exécutée à l'atelier, vers 1845.

Le *Journal de Honfleur* rapporte déjà la présence de Corot à Honfleur le 22 août 1829 : « La ville de Honfleur et les sites charmants qui l'environnent, ont attiré, cette année, depuis le commencement de l'été, un grand nombre de peintres paysagistes : on n'en compte pas moins de 18, parmi lesquels on remarque M. Smargens, peintre napolitain ; M. Joinville, de Paris, auteur de plusieurs vues de Sicile, qui ont été acquises par S.A.R. Madame la duchesse de Berry ; enfin,

MM. Cognet, Barbot et Corot, de Paris, leurs études ont eu pour objet la Côte de Grâce, le Port, la Côte et la Mer : plusieurs ont été jusqu'à Trouville qui offre aussi des points de vue admirables.»²².

Aux représentants de cette génération, il faut probablement ajouter Paul Huet (Paris, 1803 - 1869), dont la présence est attestée une première fois à Honfleur à la mi-juin 1828, et son ami Eugène Isabey (Paris, 1803 - Montévrain, 1886), qui fréquente peut-être la Ferme dès 1826.

Un acte notarié du 2 juin 1852, par lequel Louis Raymond de Varin de Prêtréville, fils de Jean-Baptiste et propriétaire depuis 1849 de la Ferme, la loue pour neuf ans à Louis Toutain, est l'occasion d'une description du lieu :

« une cour en herbe plantée d'arbres fruitiers édifée d'une maison à usage d'auberge, et de batiments nécessaires à son exploitation. 2° un jardin avec espaliers garnis d'arbres fruitiers qui l'entretiendra de golettes. 3° le bois qui borde la falaise. 4° une seconde cour plantée d'arbres fruitiers dans laquelle se trouve une fontaine dont le preneur aura la jouissance. »²³

Jean-Baptiste Camille Corot
La Ferme Toutain à Honfleur
Vers 1845. Huile sur toile, 44,4 x 63,8
Ishibashi Foundation of Art, Japon
© Tokyo, Bridgestone museum



L'ÂGE D'OR DE LA FERME SAINT-SIMÉON Les années 1850-1870

Sans discontinuité apparente, bien que nous n'ayons pas de témoignages l'attestant, la fréquentation de la Ferme par les artistes ne semble pas, à l'orée de ces années 1850, avoir faibli depuis la venue des premiers d'entre eux. Toutefois le fait que le gîte, en sus du couvert, y soit peut-être désormais assuré depuis 1852 doit en accroître le passage, comme le dit Alfred Delvau en 1865 : « Voilà une dizaine d'années que la Ferme Saint Siméon a changé de destination et est devenue l'hôtellerie de prédilection des artistes et des gens de lettres en quête d'oasis »²⁴. La génération précédente, oscillant entre naturalisme et romantisme, y est ainsi côtoyée puis cède bientôt sa place à celle qui par ses questionnements (Courbet, Boudin, Jongkind...) prépare la génération montante des impressionnistes (Monet, Bazille...).

Eugène Boudin semble ainsi être le premier pensionnaire de cette génération plus jeune qui fréquente la Ferme. Bien avant de partager sa vie entre Paris et Trouville à partir de 1863, c'est entre Le Havre où il habite et Honfleur dont il est natif qu'il le fait. Pour l'année 1854, on voit ainsi apparaître dans ses comptes un loyer de 115 francs²⁵ payé pour un séjour à la Ferme ; de même pour trois

mois, en 1855, une somme de 120 francs²⁶. C'est encore là d'ailleurs que lui écrit, le 29 août 1856, son compagnon de travail des années 1850 et ami le peintre suisse Auguste-Henri Berthoud (1829 - 1887), qui a lui-même séjourné à la Ferme (p. 24) :

« Je vous prie aussi de faire mes meilleures amitiés à Madame Toutain et au Capitaine qui je l'espère est maintenant remis complètement de sa maladie. La petite Marie doit être grande, embrassez-la pour moi »²⁷.

De cette époque provient une lettre adressée à Boudin par Louis Toutain²⁸ et probablement rédigée par un tiers, qui lui demande d'intervenir auprès de J. Valls, l'un de ses premiers acheteurs, à propos du paiement des prunes qu'il lui a envoyées (p. 26). La proximité de Boudin avec son logeur n'y fait pas de doute, et Toutain conclut ainsi :

« Mon cher, Monsieur Boudin
Je vous attends jeudi prochain ; car mercredi nous commettons un horrible assassinat sur la personne de notre cochon ; ainsi donc à vous de venir goûter notre boudin friand.

Votre bien humble serviteur L. Toutain »

Lettre d'Auguste-Henri Berthoud
à Eugène Boudin
29 août 1856. Encre sur papier
Collection particulière
© D.R.



Une autre lettre encore, datée de mars 1862, témoigne de la familiarité d'Eugène Boudin avec le lieu ; l'artiste s'y plaint de son outil d'écriture auprès de son ami le poète breton Alphonse Darnault²⁹ :

« Mon cher ami,
Je me suis rendu à la ferme St Siméon à l'effet d'arracher quelques plumes de l'aile d'une oie mais je m'y suis pris trop tard – le Christmas était passé & il ne restait pas un seul de ces estimables volatiles dont nos voisins les Anglais sont si friands – de sorte que vous allez avoir un nouveau palimpseste à déchiffrer. »

En 1896, dans une lettre demeurée célèbre³⁰ au vicomte Emmanuel dit Jehan Soudan de Pierrefitte (Paris, 1850 - Honfleur ?, 1938), chroniqueur du Paris mondain, aventurier à ses heures et co-fondateur de la Société du Vieux-Honfleur³¹, l'artiste revient lui-même sur cette époque (p. 27) :

« Oh St Siméon ! Il y aurait une belle légende à écrire sur cette hostellerie ! Que de gens y [ont] passé et des célèbres, a ma suite : un ou deux sont encore existants – Français que j'y conduisis un jour [illisible] en compagnie de Gustave Mathieu³², mon vieil ami le poète...

et qui y fit depuis un assez long séjour avec son copain le père Achard³³, le maître de maître Harpignies ce bon père Achard qui ne sachant pas faire un ciel, disait que cet élément n'existait pas.

Je lui ai fait bien des misères dans cet âge où l'on gamine encore malgré la misère mais il s'en consolait devant un bol de « flip » ch[aud] — Vous connaissez le flip au cidre doux, je n'en doute pas !

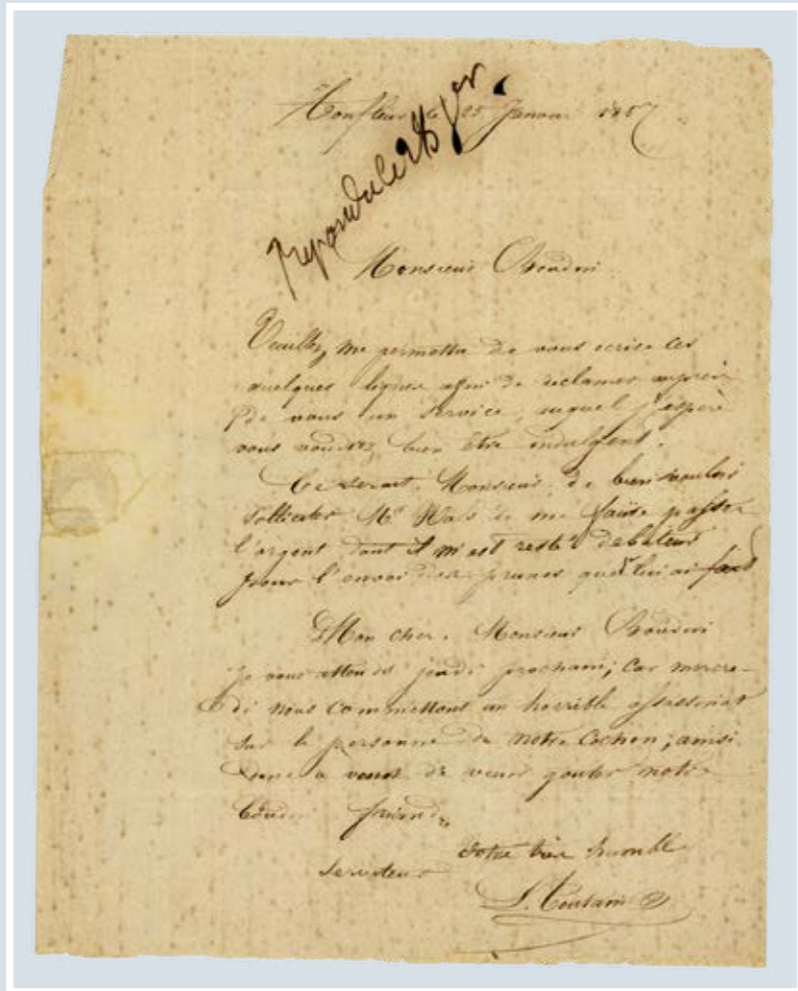
Français tient bon encore... mais Courbet qui prétendait, avec Schaunard son compagnon (voir ses Mémoires) que le cidre n'était bon qu'à se laver les mains, s'était endormi après un déjeuner copieux arrosé par le petit tonneau du père Toutain.

J'y menai un jour encore Troyon et Van Marck³⁴ qui y déjeunèrent au cidre... ils sont morts ; le maître tristement et prématurément... l'élève lui avait eu le temps de faire sa récolte x [en bas de page : (x) j'oubliais Claude Monet mon élève !]

J'y ai fait de fortes parties de quilles avec Diaz un bon encore qui savait lancer la boule avec un bras énergique et qui vous abattait les quilles prestement. M'en a-t-il gagné des parties... encore un glorieux.

Il en est passé bien d'autres moins illustres peut-être comme Gauthier Amand³⁵,

Lettre de Louis Toutain à Eugène Boudin
 Honfleur, 25 janvier 1857.
 Encre sur papier, 15,4 x 19,7
 Collection particulière
 © D.R.



Lettre d'Eugène Boudin à Jehan Soudan de Pierrefitte
 Deauville, 25 octobre 1896.
 Encre sur papier, 17,8 x 11,4 (format fermé)
 Honfleur, musée Eugène Boudin, inv. 77.5.2
 © Honfleur, musée Eugène Boudin

